

tative de réaction d'Abd-ul-Hamid, en conservant, groupés autour de lui, trois bataillons qui refusèrent de se joindre aux mutins. Homme de haut mérite, militaire de réelle valeur il eût dû logiquement devenir le successeur de Mahmoud-Chevket. Les Jeunes-Turcs ne purent l'admettre parce que, déjà en 1909, le comité Union et Progrès avait profondément évolué; parce que chacun de ses membres se croyait un talent immense, et puis surtout parce que Mahmoud-Moukhtar avait rendu un trop grand service à des parvenus. Lui, le fils d'un Vieux-Turc, Mahmoud-Moukhar-Ghazi (le Victorieux), il avait sauvé une cause encore mal établie. C'était là une générosité excessive, mal comprise par des aventuriers; et puis, comme le proclamait souvent Talaat : « La reconnaissance n'est pas une vertu ottomane ! »

Le comité Union et Progrès a toujours été divisé entre deux catégories d'hommes : les militaires et les civils. Ces derniers, fort habiles, ont su laisser à leurs collègues l'apanage du sabre et le prestige de la tenue et ils se sont servis de la mentalité toute guerrière des militaires pour essayer de faire triompher leurs projets, (hélas combien vastes!), d'hégémonie panislamique. Le clan civil se trouvait dans l'impossibilité de procéder autrement. Que pouvaient un Talaat, un Djavid, un Ahmed-Riza, sur l'esprit de l'armée qui représentait la seule force d'une nation essentiellement primitive et brutale!

Il est donc profondément regrettable que l'élément militaire du comité Jeune-Turc n'ait possédé que deux hommes dont les défauts dominaient les qualités : Enver et Djemal. Si Mahmoud-Chevket, et après lui Mahmoud-Moukhtar, avaient pu conserver